

DU PROLÉTAIRE AU GENTILHOMME

L'EXPÉRIENCE D'UN "PROLÉTAIRE DE LETTRES"

De 1872 à 1885, Octave Mirbeau a mené la vie difficile d'un de ces "prolétaires de Lettres" que, dans ses fameuses *Grimaces* de 1883, il appelait à "serrer leurs rangs et [à] poursuivre sans trêve leurs revendications contre les représentants de l'infâme capital littéraire [1]". Il faisait en effet partie de ces milliers de jeunes gens ambitieux et souvent déclassés, issus de la France profonde et "montés" à Paris pour participer à la "bataille littéraire[2]" avec leur plume pour seul "outil" de travail et pour seule arme. Mais, à la différence de la très grande majorité de ses frères de misère, il possédait par bonheur une plume exceptionnelle, dont témoignent, dès sa prime jeunesse, ses ébouriffantes *Lettres à Alfred Bansard des Bois*[3]. Son style, reconnaissable entre tous[4], son humour dévastateur, son ironie assassine, son sens étonnant de la formule percutante, du dialogue vivant et des répliques saisissantes, sa capacité à extraire de chaque homme ce qu'il porte en lui de grotesque ou de pitoyable, le prédisposaient favorablement à un travail de polémiste, cependant que son immense culture et son insatiable curiosité le rendaient apte à intervenir dans tous les domaines.

On comprend que l'ancien député bonapartiste de l'Orne, Dugué de la Fauconnerie, voisin et client du Dr Ladislas Mirbeau de Rémalard, dans le Perche, ait vite pressenti les immenses potentialités du jeune Octave, Rastignac mâtiné de Bovary, qui se morfondait dans la caverneuse étude de M^e Robbe, tout en rêvant de retrouver les plaisirs offerts par la Babylone moderne, sans cesser pour autant de caresser de tout autres ambitions[5]. C'est donc Dugué qui, le premier, l'a embauché comme secrétaire particulier et, à ce titre, lui a laissé rédiger, non seulement une partie de sa correspondance, comme ce sera le cas pour le narrateur *d'Un gentilhomme*, mais aussi ses proclamations électorales et ses discours aux comices agricoles ou au conseil général de l'Orne. Surtout il lui a mis le pied à l'étrier en lui confiant la rédaction des éditoriaux, anonymes ou signés de son nom, dans *L'Ordre de Paris*, le quotidien de l'Appel au Peuple[6] ;, dont il a pris la direction fin 1872, afin de développer la propagande impérialiste à travers une multitude de journaux de province qui les reproduisaient et en assuraient la répercussion. Le jeune secrétaire s'est révélé tellement efficace dans sa mission que les bonapartistes ont remporté, en 1873 et 1874, une série impressionnante d'élections partielles, laissant craindre aux républicains et aux deux factions royalistes une restauration de l'Empire par la voie du suffrage universel lors des élections législatives suivantes, qui, du coup, ont été constamment retardées. C'est cette crainte, on le sait, qui a précipité le ralliement des orléanistes à la République conservatrice[7] et l'instauration de la République, par la bande et à une voix de majorité, à la faveur du fameux amendement Wallon, fin janvier 1875...

Là-dessus s'est produit le mini-coup d'État du 16 mai 1877 : renvoi brutal du républicain modéré Jules Simon, remplacé par l'orléaniste duc de Broglie à la présidence du Conseil. La majorité conservatrice de l'Ordre Moral, groupée autour du président-maréchal Mac Mahon, et à laquelle s'est rallié l'Appel au peuple, non sans arrière-pensées, n'a évidemment pas manqué de comprendre l'utilité d'une plume d'une aussi redoutable efficacité que celle du jeune Mirbeau. C'est le baron de Saint-Paul, tout-puissant dans son fief de l'Ariège, qui l'a pris à son service, le faisant nommer chef de cabinet du préfet à Foix, puis, après le retour des républicains au pouvoir, en décembre 1877, l'a imposé comme rédacteur en chef de *L'Ariégeois*, où Octave s'est amusé pendant un an à esbaudir un modeste lectorat de quelques centaines de personnes[8], avec le sentiment de perdre son temps, et une seule envie : regagner Paris le plus vite possible. Après un détour par l'Espagne voisine, c'est chose faite en 1879, où il entre au service du nouveau directeur du *Gaulois*, Arthur Meyer, bonapartiste qui vient de se rallier au légitimisme. Séduit par son "âme volcanique", Meyer l'emploie à son tour comme secrétaire particulier et lui confie la rédaction d'articles

d'ethnologie parisienne signés Tout-Paris[9]. Mirbeau y fait également ses débuts comme chroniqueur polyvalent et comme conteur, sous son nom ou sous pseudonyme[10].

En 1883, alors qu'il s'endette d'importance et a besoin de rentrées rapides d'argent, pour les beaux yeux de Judith Vimmer[11], voilà que Mirbeau passe au service d'un banquier, Edmond Joubert, vice-président de la Banque de Paris et des Pays-Bas, qui, pour promouvoir ses affaires et avoir les moyens d'exercer des pressions sur les puissants du moment, a besoin d'un organe de presse qui seconde ses projets : ce sera un hebdomadaire petit format, à succès et à scandale, *Les Grimaces*, ancêtre du *Canard enchaîné*, qui se distinguera en apportant quantité de preuves de la collusion entre affairistes et politiciens opportunistes, “*bande de joyeux escarpes*” que notre pamphlétaire à gages accuse d'avoir fait main basse sur la France. Malheureusement ces *Grimaces* développeront également une idéologie antisémite nauséabonde, pour laquelle Mirbeau fera son *mea culpa* un an exactement après le vingt-sixième et dernier numéro de cette éphémère revue à couverture de feu[12]. Cet antisémitisme de commande[13], vite renié, s'explique, selon toute vraisemblance, par la concurrence entre Paribas et la banque Rothschild, que la *vox populi* accusait d'être la cause majeure, fin janvier 1882, du célèbre krach de la banque de Bontoux, l'Union Générale, qui avait entraîné la ruine de centaines de milliers de petits épargnants. Il s'inscrivait de surcroît dans une tradition très bien ancrée, hélas ! dans le mouvement ouvrier et à gauche ou à l'extrême gauche de l'échiquier politique : pour nombre de socialistes et anarchistes de toute obédience, en effet, “juiverie” rimait souvent avec “oligarchie” et l'antisémitisme apparaissait inséparable de l'anticapitalisme. Il n'en reste pas moins que les articles antisémites, aussi odieux que stupides, que Mirbeau a signés ou a laissé paraître dans *Les Grimaces* ont pesé très lourd sur sa conscience torturée, et il n'a pas eu trop de ses grands combats politiques et esthétiques[14], ni de sa courageuse intervention dans l'affaire Dreyfus[15], quinze ans plus tard, pour faire oublier les lâches compromissions de ses débuts dans l'arène politique. On comprend qu'il ait éprouvé le lancinant besoin, sinon de justifier l'injustifiable, du moins de faire comprendre à ses lecteurs la logique pernicieuse d'un prolétariat pas tout à fait comme les autres et qui s'apparente fâcheusement à la prostitution. De fait, dès l'époque des *Grimaces* et dans nombre de chroniques des années suivantes, il compare le journaliste à la prostituée et ne cesse de répéter qu'il “*se vend à qui le paye*[16]”. Faut-il s'étonner, dès lors, s'il va se faire le défenseur attitré des pauvres filles dites, par antiphrase, “de joie”, notamment dans une œuvre posthume, *L'Amour de la femme vénale*[17] ?

En même temps qu'il fait le domestique, en tant que secrétaire particulier condamné à s'adapter aux vices de ses maîtres successifs — comparaison filée dans *Un gentilhomme* —, et qu'il fait le trottoir, en tant que journaliste voué à toutes les basses besognes qu'on lui inflige dans les quotidiens où il assure sa pitance quotidienne, le jeune Mirbeau fait ses premières armes littéraires en tant que “nègre” : il compose, pour différents commanditaires, des romans[18], des contes[19], de fascinantes *Lettres de l'Inde*[20], et sans doute aussi des comédies, que je n'ai malheureusement pas identifiées, faute de pistes. Rédigées avec une facilité étonnante, et probablement très bien payées, ces œuvres lui ont à coup sûr permis de mener une vie assez fastueuse, si l'on en juge par quelques factures de l'époque conservées dans les archives de l'écrivain, à la Bibliothèque de l'Institut. Mais elles lui ont aussi laissé un goût d'amertume, car un “nègre” n'a aucun droit de paternité sur les créations de son esprit et se trouve démuné de tout moyen de faire reconnaître sa valeur d'écrivain. Dès 1882 il s'en plaint, dans un conte nourri de ses propres expériences de la négritude et amèrement intitulé “Un raté”, par le truchement de son personnage Jacques Sorel : “[...] toute mon existence a été ainsi la proie des autres. Je voudrais aujourd'hui reprendre mon bien ; je voudrais crier : “Mais ces vers sont à moi ; ce roman publié sous le nom de X... est à moi ; cette comédie est à moi.” On m'accuserait d'être fou, ou un voleur[21].”

Un gentilhomme est visiblement né du souvenir de cette lancinante frustration d'écrivain en même temps que du désir de faire comprendre, par le canal de la fiction, les sinuosités de son itinéraire politique. Le romancier y met en scène un nouveau raté de l'écriture[22], qui, comme lui, a été le secrétaire particulier d'employeurs successifs et a dû, avec souplesse, se plier à leurs exigences, flatter leurs lubies ou leurs préjugés, et rédiger à leur demande des écrits variés, aux

orientations politiques les plus diverses. De même que son créateur, selon toute vraisemblance, ce raté, qui découvre l'existence d'un homonyme, symptôme de la perte de son identité, a fini par produire “*mécaniquement*”, pour des mobiles strictement alimentaires, et sans investir quoi que ce soit de sa personne, les commandes qu'on lui passait selon les directives de ses maîtres. Mais — différence de taille entre le créateur et sa créature[23] —, il est “*médiocre*”, de son propre aveu, et dépourvu, non seulement de talent, mais aussi de véritable personnalité. Si sa médiocrité explique sans doute ses difficultés à trouver de nouveaux employeurs, au risque de mourir littéralement de faim et d'être sur le point de prostituer son corps à de vieux messieurs des plus respectables[24] — ce qui constitue, par la même occasion, une explication simple et acceptable de la prostitution de sa plume, perçue comme un moindre mal —, l'absence de tempérament personnel et la plasticité de son moi constituent un avantage dans la lutte pour la vie, puisqu'il peut se couler sans difficulté dans les défroques successives qu'on lui impose. Sans grand risque de se tromper, on peut supposer que Mirbeau a pu monnayer ses talents à un prix bien supérieur à celui des prestations de l'insipide Charles Varnat[25], mais que, en contrepartie, encombré d'exigences éthiques et animé de passions et de dégoûts témoignant d'une forte personnalité, il a eu beaucoup plus de mal que son double à se plier à tous les diktats de ses patrons. D'où son départ de *L'Ordre de Paris* début 1877, de *L'Ariégeois* en janvier 1879, de *L'Illustration* et du *Figaro* en 1882 et des *Grimaces*, en janvier 1884[26]. Cela explique très certainement aussi pourquoi, dans ses éditoriaux de *L'Ordre de Paris*, il a tenté de donner du bonapartisme une image populaire, libérale et progressiste, de nature à susciter l'adhésion d'un nombre croissant d'électeurs ouvriers et paysans, lors même que l'Appel au Peuple s'alliait aux couches les plus conservatrices au sein de l'Ordre Moral. Mais ce que sa conscience gagnait d'un côté, en lui permettant d'exprimer autant que faire se pouvait des opinions pas trop éloignées des siennes, elle le perdait de l'autre, puisqu'il se faisait en toute connaissance de cause le complice d'une manipulation de l'opinion publique qu'il ne se pardonnera que difficilement[27].

Le projet d'*Un gentilhomme*, qui constitue, tout comme *Le Calvaire* et *Sébastien Roch*, un nouvel exemple de thérapie par l'écriture, est donc certainement très ancien. Mais, pour qu'il commence à prendre forme, il a fallu que Mirbeau songe à combiner la peinture de ce prolétaire-domestique-prostitué d'un genre tout particulier à deux autres thèmes qui lui tiennent à cœur.

- Tout d'abord, l'étude de la grande propriété et de l'évolution de la vieille noblesse *latifundiste*. C'est ainsi que, vers le 20 mars 1895, répondant au reporter du *Figaro* Jules Huret, qui l'interroge sur son travail, il annonce *En mission*, première mouture de la deuxième partie du *Jardin des supplices*, avant d'ajouter : “*Vous seriez bien gentil, en même temps, d'annoncer la publication des Mémoires d'une femme de chambre et de Les Vaines semences, roman sur la grande propriété* [28].” En l'absence de toute précision, nous ne saurions garantir qu'il s'agit bien de la première formalisation de ce qui deviendra *Un Gentilhomme*, mais c'est assez vraisemblable : le titre évoque le désenchantement du narrateur au terme de sa longue expérience de “*prolétaire de lettres*” ; et le sujet annoncé — “*la grande propriété*” — devait visiblement être traité dans *Un gentilhomme*, dont le protagoniste principal, le marquis d'Amblezy-Sérac, est précisément un grand propriétaire terrien du Calvados.

- Ensuite, l'évocation du coup du 16 mai 1877, auquel il a été étroitement mêlé, et qui est pour lui une excellente occasion d'évoquer un quart de siècle de l'histoire de la France moderne, en mettant notamment à profit “*l'herbier humain*” — selon l'expression qu'il emploie dans *Un gentilhomme* — constitué au cours de toutes ces années où il a mis sa plume au service de la réaction. Pour cette entreprise d'une ampleur incomparable, son modèle n'est autre que celui de son maître Tolstoï dans *La Guerre et la paix*, qu'il présentait ainsi à son ami et confident Paul Hervieu en juillet 1885 : “*Avez-vous lu La Guerre et la paix de Tolstoï ? Quel admirable livre et quel génie que ce Russe ! J'en suis tout émerveillé. Figurez-vous la vie russe, toute la vie russe, vie civile au pays, vie militaire dans les camps, pendant les campagnes de Napoléon I^{er}. Les empereurs, les maréchaux, les ministres, les prêtres, les grands seigneurs, les gommeux, les jeunes filles, les femmes, les soldats, les officiers, les usuriers, les paysans, les originaux, les francs-maçons, les*

bourgeois, les fous, les domestiques, les mendiants, les criminels, chaque personnage, si peu important qu'il soit, est vu, rendu, avec une netteté, une vérité, une intelligence, une grandeur véritablement inoubliables. Le cerveau de cet homme est prodigieux, il embrasse toute la vie, et il n'a pas une minute, une seule minute de défaillance. C'est confondant [29]. Or, en 1902, voici comment il présente son projet à Claretie, l'administrateur de la Comédie-Française, qui a reçu quelques mois auparavant sa grande comédie *Les affaires sont les affaires* : “*Je m'attelle à un roman très gros, très lourd, trop lourd pour moi, peut-être. Mais je me sens du courage, et je vais tenter cet effort. / Je voudrais montrer tout l'effort du parti catholique depuis le 16 mai [1877]. Politique, finances, religion, antisémitisme, Congrégations. Deux cents personnages... une action grouillante... sans théories. Rien que des récits et des types... tous les types ! Vous voyez quelles difficultés j'assume [30]!*” Si brève que soit cette évocation, elle confirme que Mirbeau s'est fixé comme objectif de réaliser, pour la France du dernier quart du XIX^e siècle[31], l'équivalent de ce qu'a réalisé Tolstoï pour la Russie du premier quart. Vaste entreprise, s'il en est !.

Pourtant, de ce grand œuvre ne subsisteront que les trois premiers chapitres, publiés par Alice Mirbeau en 1920 chez Flammarion ; quant au récit des préparatifs, du déroulement et des conséquences du 16 mai jusqu'à l'affaire Dreyfus, qui eût demandé un nombre impressionnant de volumes, il se limite aux premières semaines du mois de mars 1877, soit deux mois **avant** le coup d'État mac-mahonien du 16 mai ! Comment ne pas penser à la désinvolture de Sterne, dont *La Vie et les opinions de Tristram Shandy* s'achève alors que le héros est encore au berceau, avant même d'avoir eu une vie et des opinions ?...

UN ROMAN INACHEVÉ

À en croire la “*note de l'éditeur*” qui précède l'édition posthume du roman, “*le maître [y] travaillait quand la mort vint le surprendre*”. La formule est doublement erronée : d'une part, elle laisse à penser que Mirbeau, pendant que se déroulait, dans les tranchées une des plus atroces tragédies du siècle, s'amusait à des jeux littéraires, ce qui était à mille lieues de ses préoccupations ; d'autre part, elle fait croire qu'il s'agit de l'ultime projet romanesque du grand écrivain, alors que, on l'a vu, il est bien antérieur à *La 628-E8* (1907) et à *Dingo* (1913). De fait, dès 1901, *Le Journal* en publie coup sur coup quatre chapitres : “*La Blouse et la redingote*”, le 19 mai, “*Entre gentilshommes*”, le 27 mai, “*M. le duc d'Orléans*”, le 2 juin, et “*La Croix de Binder*”, le 9 juin. Or, chose curieuse, ces épisodes n'apparaissent pas dans la version publiée par les soins d'Alice Mirbeau ! La raison en est qu'Octave a jugé bon de les exploiter sans plus attendre, en les insérant dans cette œuvre à tiroirs que sont *Les 21 jours d'un neurasthénique*, qui paraissent en août 1901. Tout se passe comme s'il commençait à douter de sa capacité à venir à bout d'un roman au-dessus de ses forces — “*très lourd, trop lourd pour moi, peut-être*”, écrira-t-il à Claretie quelques mois plus tard — et dont il préfère récupérer des chapitres pour les réemployer au mieux, comme il l'a déjà fait de *Dans le ciel*, autre roman qui laisse une impression d'inachèvement et qu'il n'a pas davantage jugé bon de publier. Pourquoi cet abandon ?

Force est de constater, en premier lieu, que l'entreprise dans laquelle il s'est imprudemment lancé est éminemment différente, par sa démesure, de tout ce qu'il a tenté jusqu'à présent : tous ses romans jusqu'ici étaient relativement courts, centrés autour d'un personnage à travers les yeux duquel toutes les choses sont perçues[32], et généralement concentrés dans le temps et limités dans l'espace. L'impressionnisme littéraire d'un romancier habitué à voir le monde à travers le trou de la serrure[33], et pour lequel le microcosme d'un village, d'un collège ou de l'office d'une maison bourgeoise, présente plus d'attraits que les grandes fresques épiques, ne le prédispose guère aux vastes synthèses qu'implique le grand projet évoqué dans sa lettre à Claretie.

D'autre part, pour faire vivre “*deux cents personnages*” empruntés à tous les milieux de la politique, de la finance et du clergé, n'eût-il pas été nécessaire de renoncer à la subjectivité d'un

narrateur unique, qui, à la différence d'Asmodée, ne saurait s'introduire partout, ni sonder les reins et les cœurs, pour en revenir au bon vieux romancier omniscient, ersatz de Dieu, qui voit tout, et qui fait miraculeusement pénétrer son lecteur en tous lieux et en toutes âmes, comme le diabolotin aux pieds fourchus des *Chroniques du Diable*[34] ? Or Mirbeau s'était lancé dans un récit à la première personne, conforme à son génie, et rédigé par un double auquel il prêtait beaucoup de lui-même — notamment sa serviabilité et son dévouement, auxquels deux de ses anciens patrons, Dugué de la Fauconnerie et Arthur Meyer, rendront hommage. Dans ces conditions, il a vite dû se rendre compte qu'il se fourvoyait.

Une deuxième explication peut être fournie par l'allure balzacienne ou zolienne des premiers chapitres, où le narrateur apparaît soucieux, avant que ne démarre l'intrigue proprement dite, de tout disposer et de présenter les personnages et la situation dans laquelle ils sont impliqués de la façon la plus complète et la plus compréhensible possible, alors que, précisément, toute l'évolution romanesque de Mirbeau, de *Dans le ciel* aux *21 jours d'un neurasthénique* en passant par *Le Jardin des supplices* et *Le Journal d'une femme de chambre*, a été dans le sens de la rupture avec une conception du roman qu'il juge mystificatrice : celle qui véhicule l'illusion rationaliste et l'illusion finaliste[35] consistant à faire croire que tout est clair, que tout a un sens, que tout peut donc s'expliquer, et que le romancier, substitut de Dieu, a le pouvoir de rendre le monde, conforme à ses propres fins, totalement intelligible. Il est significatif à cet égard que, sur le point d'en finir avec sa longue introduction, il écrive froidement, à l'instar de Balzac dans *Le Père Goriot* : “*J'aurais bien voulu terminer là tous ces préambules et entrer immédiatement dans l'action.*” Ce qui implique une “*action*” , avec une intrigue et des péripéties s'enchaînant inéluctablement, et des “*préambules*” , permettant de rendre les événements rapportés totalement intelligibles au lecteur. Mirbeau se trouvait désormais en porte à faux avec lui-même.

Il se trouve de surcroît que les deux personnages principaux des trois seuls chapitres rescapés du naufrage, le narrateur Charles Varnat et le marquis d'Amblezy-Sérac, le gentilhomme du titre, nous apparaissent l'un et l'autre comme des énigmes vivantes, dépourvues de la moindre personnalité : l'un parce que la souplesse exigée par son statut de prolétaire l'a privé de tout droit à être lui-même, et l'autre parce qu'il est un patchwork vivant, fait de pièces et de morceaux mal ajustés, et un véritable caméléon, qui change d'apparences en fonction du public auquel il s'adresse, au point que le narrateur est bien en peine de définir ce personnage composite et inconsistant, qui le fascine autant qu'il lui répugne. Dès lors il y a une contradiction évidente entre l'annonce d'un récit qui prétend tout embrasser et tout expliquer et une longue entrée en matière, qui programme d'entrée de jeu la déception de l'attente du lecteur, puisqu'aucun des mystères ne sera jamais éclairci. Il s'avère que la psychologie des profondeurs, à l'instar de celle mise en œuvre par les romanciers russes, qui laissent subsister le mystère des sombres replis de l'âme, est difficilement compatible avec “*l'art latin*” de Balzac et Zola, que Mirbeau critique, dans une lettre précisément adressée à Tolstoï en 1903[36], et qui entend apporter clarté et intelligibilité, au mépris de l'infinie complexité de l'être humain.

Pour sa part, Monique Bablon-Dubreuil[37] envisage une troisième explication, qu'elle juge “*séduisante*”, et qui pourrait compléter les deux précédentes sans les infirmer. Elle établit un “*lien*” entre le déclin de l'aristocratie et “*l'impossible achèvement du roman*”. Alors que Mirbeau jeune avait manifesté de l'intérêt pour la vieille noblesse et l'opposait avantageusement à la bourgeoisie triomphante et aux parvenus aux dents longues, il a peu à peu renoncé à cette image idéalisée, qui s'est nettement dégradée au fil des réapparitions d'aristocrates décaqués, oisifs, fripons ou brocanteurs. De sorte que le romancier aurait perdu “*toute espèce d'appétence à traiter d'un sujet devenu étranger*”. Cette explication subtile est confirmée par l'évolution du personnage du marquis de Porcellet, de *Vauperdu*[38], achevé le 19 mars 1901, à l'ultime version de *Les affaires sont les affaires*[39] de Mirbeau, créé à la Comédie-Française vingt-six mois plus tard, c'est-à-dire précisément pendant que le romancier ahane parallèlement sur son *Gentilhomme*. Dans la première version de cette grande comédie molièresque, le marquis apparaît comme infiniment plus humain que le brasseur d'affaires Isidore Lechat : sa noblesse de naissance n'est pas seulement de pacotille

et s'accompagne d'une véritable noblesse d'âme, et il apparaît plus progressiste que le parvenu en comprenant la révolte de Germaine, la fille d'Isidore, en rendant hommage à sa dignité de femme et en allant jusqu'à évoquer la " *leçon* " inoubliable que la jeune réfractaire vient de lui donner. Dans la version finale de la pièce, il n'apparaît plus au contraire que comme un vieux noceur décavé, un panier percé et un parasite pas même capable d'assurer sa subsistance quotidienne, et, par conséquent, prêt aux plus louches compromissions pour éviter la ruine. De sa grandeur passée, il n'a conservé qu'un orgueil nobiliaire bien mal justifié, un sens de l'honneur des plus élastiques et qu'il met à l'encan, et un vernis, un langage et des manières qui constituent autant de " *grimaces* " destinées à faire illusion et à créer, au regard du bon peuple, une image trompeuse de respectabilité totalement imméritée : la dignité affectée du marquis n'apparaît plus alors que comme une pure hypocrisie. Au moment où s'achève de la sorte la dégradation d'un modèle mythique à opposer aux nouveaux seigneurs (ou saigneurs ?) que sont les pirates des affaires tels que Lechat, qui ont du moins le mérite de créer du mouvement et de la richesse, le personnage du *gentleman-farmer* a visiblement cessé de fasciner Mirbeau.

On est cependant en droit de regretter qu'il n'ait pas mené à bien une entreprise, dont l'intérêt historique aurait été considérable. À défaut du grand œuvre rêvé, les trois premiers chapitres de " *préambules* " n'en constituent pas moins un témoignage passionnant sur les débuts d'Octave Mirbeau dans la jungle parisienne, en même temps qu'une évocation sans complaisance des luttes politiques clochemerlesques dans la France profonde des débuts de la Troisième République. Cette entrée en matière si réussie, qui " *demeure un allèchement pour ce qui devait suivre et n'a pas été écrit* ", est si magistrale que Maxime Revon en concluait : " *C'eût peut-être été le meilleur roman d'Octave Mirbeau*^[40] ". Le grand écrivain, d'ordinaire si modeste et si peu sûr de lui, n'était pas loin de partager ce jugement, si l'on en croit ses tardives confidences à Albert Adès : " *Ce n'est pas un mauvais livre... Il y a des pages humaines... Je crois ? Je me trompe peut-être.* " Et le jeune écrivain égyptien d'ajouter : " *En écrivant le Gentilhomme, il se laissait aller à croire à son génie*^[41]. "

Pierre MICHEL

POUR EN SAVOIR PLUS

1. Ouvrages généraux sur Mirbeau :

Les deux ouvrages principaux sont :

- Michel, Pierre, et Nivet, Jean-François, *Octave Mirbeau, l'imprécateur au cœur fidèle*, Librairie Séguier, Parls, 1990, 1020 pages.
- Michel, Pierre, *Les Combats d'Octave Mirbeau*, Annales littéraires de l'Université de Besançon, 1995, 390 pages.

Autres publications :

- Carr, Reginald, *Anarchism in France - The Case of Octave Mirbeau*, Manchester, 1977, 190 pages.
- Herzfeld, Claude, *La Figure de Méduse dans l'œuvre d'Octave Mirbeau*, Nizet, Paris, 1992, 107 pages.
- Herzfeld, Claude, *Le Monde imaginaire d'Octave Mirbeau*, Presses de l'Université d'Angers - Société Octave Mirbeau, 2001, 105 pages.
- Lloyd, Christopher, *Mirbeau's fictions*, University of Durham, 1996, 114 pages.

- McCaffrey, Enda, *Octave Mirbeau's literary intellectual evolution as a French writer*, Edwin Mellen Press, Lewiston (N.-Y.), 2000, 246 pages.
- Michel, Pierre (éd.), *Octave Mirbeau*, Actes du colloque d'Angers, Presses de l'Université d'Angers, 1992, 480 pages.
- Michel, Pierre (éd.), *Colloque Octave Mirbeau*, Actes du colloque du Prieuré Saint-Michel, Éditions du Demi-Cercle, Paris, 1994, 140 pages.
- Michel, Pierre, *Alice Regnault, épouse Mirbeau*, Éditions À l'écart, Reims, 1993, 65 pages.
- Michel, Pierre, *Octave Mirbeau*, Société Octave Mirbeau, Angers, 1998 (rééd. 2000), 48 pages.
- Michel, Pierre, *Lucidité, désespoir et écriture*, Presses de l'Université d'Angers - Société Octave Mirbeau, 2001, 89 pages.
- Schwarz, Martin, *Octave - Mirbeau, vie et œuvre*, Mouton, Paris – La Haye, 1965, 205 pages.

Revue :

- Dossier "Octave Mirbeau", *Cahiers naturalistes*, n° 64, 1990, 100 pages, réalisé par Pierre Michel.
- Numéro "Octave Mirbeau" de *L'Orne littéraire*, juin 1992, 105 pages, réalisé par Pierre Michel.
- Numéro "Octave Mirbeau" d'*Europe*, mars 1999, 140 pages, coordonné par Pierre Michel.
- Numéro "Mirbeau-Sartre écrivain" de *Dix-neuf / Vingt*, Eurédit, n° 10, octobre 2000, 116 pages, coordonné par Éléonore Roy-Reverzy.
- Numéro "Vallès-Mirbeau, journalisme et littérature" de *Autour de Vallès*, n° 31, décembre 2001, coordonné par Marie-Françoise Montaubin, 317 pages.
- Numéro "Octave Mirbeau" de *Lettres actuelles*, à paraître au printemps 2003, coordonné par Pierre Michel.
- Dix numéros des *Cahiers Octave Mirbeau*, Angers, Société Octave Mirbeau, 1994-2003, 3600 pages en tout ; rédacteur en chef : Pierre Michel.

2. Études d'*Un gentilhomme* :

- Bablon-Dubreuil, Monique, " *Un Gentilhomme* : du déclin d'un mythe à l'impasse d'un roman ", *Cahiers Octave Mirbeau*, n° 5, mai 1998, pp. 70-94.
- Bablon-Dubreuil, Monique, " *Un Gentilhomme (suite)* ", *Cahiers Octave Mirbeau*, n° 6, mai 1999, pp. 258-261.
- Michel, Pierre, " Mirbeau, Dugué de la Fauconnerie et *Les Calomnies contre l'Empire* ", *Cahiers Octave Mirbeau*, n° 6, mai 1999, pp. 185-189.
- Michel, Pierre, " Mirbeau en Ariège ", préface des *Chroniques ariégeoises* de Mirbeau, L'Agasse, La Barre, 1999, pp. 7-12.
- Michel, Pierre, " Introduction " à *Un gentilhomme*, in *Œuvre romanesque*, Buchet/Chastel – Société Octave Mirbeau, Paris – Angers, 2001, t. III, pp. 867-872.
- Philippe, Jean, " L'Herbier humain ", introduction aux *Chroniques ariégeoises* de Mirbeau, L'Agasse, La Barre, 1999, pp.13-29.
- Anita STARON, "La servitude dans le sang.. L'image de la domesticité dans l'œuvre d'Octave Mirbeau", à paraître dans les Actes du colloque de Lublin des 27-28 octobre 2003, *Statut et fonctions des domestiques dans les littératures romanes*".
- Ziegler, Robert, " Du texte inachevé à l'interprétation intégrale - La créativité de la lecture dans *Un gentilhomme* ", *Cahiers Octave Mirbeau*, n° 10, mars 2003.

3. Fonds Octave Mirbeau

Un Fonds Octave Mirbeau, ouvert aux chercheurs, a été constitué à la Bibliothèque Universitaire d'Angers. Il comprend toutes les œuvres de Mirbeau en français, ses quelque 2000 articles, 125 traductions en une vingtaine de langues, tous les livres, toutes les études universitaires et tous les articles consacrés à Mirbeau. Son catalogue, d'environ 800 pages, est consultable sur Internet (site de la B.U. d'Angers : <http://buweb.iniv.angers.fr/EXTRANET/OctaveMirbeau>), ainsi que 800 articles de Mirbeau, qui ont été numérisés.

**Pour adhérer à la Société Octave Mirbeau,
qui donne droit aux *Cahiers Octave Mirbeau* ,
adresser un chèque de 31 euros (15,50 pour les étudiants)
au siège social de la Société Octave Mirbeau,
10 bis rue André Gautier, 49000 - ANGERS
michel.mirbeau@free.fr**

[1] *Les Grimaces*, 15 décembre 1883, p. 1019. L'article est signé du pseudonyme transparent d'Auguste.

[2] C'est sous ce titre, *La Bataille littéraire*, que Philippe Gille, critique littéraire au *Figaro*, a recueilli ses chroniques pendant plusieurs années, de 1889 à 1893. L'expression apparaissait déjà dans l'article des *Grimaces* cité note 1. Mirbeau y parlait aussi de " *l'outil de la plume* ".

[3] Publiées par Pierre Michel aux éditions du Limon, Montpellier, 1989, ces lettres ont été recueillies dans le premier volume de la *Correspondance générale* d'Octave Mirbeau, L'Age d'Homme, Lausanne, 2002, pp. 45-160.

[4] Dans son premier article sur Vincent Van Gogh, dans *L'Écho de Paris* du 31 mars 1891, Mirbeau écrira : " *Van Gogh a eu, à un degré rare, ce par quoi un homme se différencie d'un autre : le style [...], c'est-à-dire l'affirmation de la personnalité* " (article recueilli dans notre édition des *Combats esthétiques* d'Octave Mirbeau, Nouvelles éditions Séguier, Paris, 1993, tome I, pp. 442-443).

[5] Sur le jeune Octave, voir Pierre Michel, " Octave Mirbeau de Rémalard ", dans les *Actes du Colloque Octave Mirbeau* du Prieuré Saint-Michel, Éditions du Demi-Cercle, Paris, 1994, pp. 19-34.

[6] C'est le nom pris par le parti bonapartiste, qui en appelle constamment au peuple pour qu'il tranche souverainement, dans un referendum constitutionnel, entre l'Empire, la République et la Monarchie.

[7] En échange de ce ralliement, les orléanistes ont obtenu l'instauration d'un Sénat garant de l'ordre social. Cent vingt-huit ans plus tard, cette survivance anachronique de la sainte alliance des conservateurs de tout poil n'a rien perdu de sa nocivité.

[8] Voir ses *Chroniques ariégeoises*, L'Agasse, La Barre, 1999.

[9] Mirbeau n'est pas pour autant le seul signataire de ces chroniques, et il est parfois difficile de lui en attribuer à coup sûr la paternité. Un choix de plusieurs centaines de ces articles est consultable dans le Fonds Mirbeau de la Bibliothèque Universitaire d'Angers.

[10] Il y fait notamment paraître, en 1882, sous le pseudonyme de Gardéniac, des *Petits poèmes parisiens*, dont j'ai publié une anthologie (À l'écart, Reims, 1994).

[11] Sur sa liaison avec Judith, qui lui a inspiré le premier roman signé de son nom, *Le Calvaire* (1886), voir notre introduction à ce roman, “ Du calvaire à la rédemption ”, sur le site des éditions du Boucher.

[12] Dans un article paru dans *La France* le 14 janvier 1885 et intitulé “ *Les Monach* et les Juifs ” (*Les Monach* est le titre d’un roman de Robert de Bonnières qui vient alors de paraître).

[13] Les années précédentes, Mirbeau avait publié dans *Le Gaulois* une série de chroniques philosémiques commandées par Arthur Meyer. Voir l’article de Pierre Michel, “ Mirbeau philosémite ”, dans les *Cahiers Octave Mirbeau*, n° 6, 1999, pp. 207-233.

[14] Voir ses *Combats politiques*, Librairie Séguier, Paris, 1990, et ses *Combats esthétiques*, *loc. cit.*, deux volumes.

[15] Voir ses articles de *L’Aurore* recueillis dans *L’Affaire Dreyfus*, Librairie Séguier, Paris, 1991. Entre autres actions courageuses de Mirbeau, signalons qu’il a payé de sa poche, le 8 août 1898, l’amende de 7 555, 25 francs, à laquelle avait été condamné Émile Zola pour son *J’accuse*, paru dans *L’Aurore* le 13 janvier précédent.

[16] “ Le Chantage ”, *Les Grimaces*, 29 septembre 1883. Mirbeau ajoute : “ *Il est devenu machine à louange et à éreintement, comme la fille publique machine à plaisir ; seulement celle-ci ne livre que sa chair, tandis que celui-là livre toute son âme. Il bat son quart dans ses colonnes étroites — son trottoir à lui — accablant de caresses et de gentils propos les gens qui veulent bien monter avec lui, insultant ceux qui passent indifférents à ses appels, insensibles à ses provocations.* ”

[17] Publié par mes soins aux Éditions Indigo-Côté Femmes, Paris, 1994. Il s’agit d’un bref essai sur la prostitution, dont le texte français est inconnu et que j’ai fait traduire du... bulgare !

[18] Cinq de ces romans ont été publiés par mes soins en annexe de mon édition critique de l’*Œuvre romanesque* de Mirbeau (Buchen/Chastel, Paris – Société Octave Mirbeau, Angers, 2000-2001, trois volumes) : *L’Écuyère*, *La Maréchale*, *La Belle Madame Le Vassart*, *Dans la vieille rue* et *La Duchesse Ghislaine*. Ils sont également accessibles sur Internet, sur le site des Éditions du Boucher..

[19] Notamment *Amours cocasses* et *Noces parisiennes*, republiés par les soins chez Nizet, Paris, 1995.

[20] Mirbeau les a rédigées pour le compte de François Deloncle et les a publiées en 1885, en deux séquences : la première, signée Nirvana, a paru dans les colonnes du *Gaulois*, et la seconde, signée N., dans celles du *Journal des débats*. Je les ai publiées en volume en 1991, aux éditions de L’Échoppe, Caen.

[21] “ Un raté ”, *Paris-Journal*, 19 juin 1882 ; recueilli dans notre édition des *Contes cruels* de Mirbeau, Librairie Séguier, Paris, 1990, et Les Belles Lettres, Paris, 2000, tome II, p. 426. Ce conte est reproduit en annexe de cette édition d’*Un gentilhomme*. Sur la négritude de Mirbeau, voir aussi l’article de Pierre Michel, “ Quand Mirbeau faisait le “nègre” ”, dans les Actes du *Colloque Octave Mirbeau*, pp. 81-101.

[22] On en retrouvera encore un dans son roman *Dans le ciel* (1892-1893) ; il portera le prénom prédestiné de Georges.

[23] On peut relever des différences comparables dans des romans pourtant qualifiés d’autobiographiques tels que *Le Calvaire* et *Sébastien Roch*. Même s’il a prêté à ses personnages nombre d’expériences et de sensations personnelles, Mirbeau se distingue fondamentalement de Jean Mintié et de Sébastien Roch dans la mesure où il est parvenu, par la force de sa personnalité et la thérapie de l’écriture, à dépasser des traumatismes dont ses personnages sont à jamais les prisonniers et les victimes impuissantes.

[24] Mirbeau fustige souvent ces messieurs respectables et hypocrites fort friands de chairs fraîches, notamment dans *La Maréchale*, *Vieux ménages* et *Le Foyer*.

[25] Il est à noter que ce nom est fort rarement cité (six occurrences seulement, dont cinq en quelques lignes), comme s'il n'avait aucune importance, et qu'il n'apparaît que tardivement et par la bande, au cours d'un dialogue, comme celui de Meursault dans *L'Étranger*.

[26] Sur ces différents points, voir les chapitres V, VI, VII et VIII de la biographie d'*Octave Mirbeau, l'imprécauteur au cœur fidèle*, par Pierre Michel et Jean-François Nivet, Librairie Séguier, Paris, 1990, 1020 pages.

[27] Sur cet aspect de ses articles de l'époque, voir Pierre Michel, "Mirbeau et l'Empire", dans les Actes du colloque de Tours, *L'Idée impériale en Europe, Littérature et Nation*, n° 13, 1994, pp. 19-41.

[28] Collection Pierre Michel. La lettre sera recueillie dans le tome II de la *Correspondance générale* de Mirbeau (à paraître à l'Age d'Homme, Lausanne, en 2003).

[29] *Correspondance générale* d'Octave Mirbeau, L'Age d'Homme, Lausanne, 2002, tome I, pp. 411-412.

[30] Lettre à Jules Claretie du 2 septembre 1902 (University of Texas Library, Austin).

[31] En octobre 1903, Mirbeau confirme cet objectif dans une *interview* par un journaliste autrichien, Lothar : "On y verra un noble qui se donne à la politique, épouse une Juive de Berlin et passe par toutes les étapes du boulangisme, du dreyfusisme etc..." (propos rapportés dans *Le Figaro* du 10 octobre 1903).

[32] Cette subjectivité n'implique pas forcément que les personnages principaux soient également les narrateurs : dans *L'Abbé Jules*, le narrateur est le neveu du frénétique abbé ; dans *Sébastien Roch*, le récit est à la troisième personne dans plus des trois quarts du roman ; mais dans ces deux romans c'est néanmoins, le plus souvent, la vision de Jules et de Sébastien qui nous est communiquée.

[33] Arnaud Vareille a très justement parlé à ce propos de "complexe d'Asmodée". Voir son article "Un mode d'expression de l'anticolonialisme mirbellien", dans les *Cahiers Octave Mirbeau*, n° 9, 2002, pp. 145-169.

[34] Chroniques parues dans *L'Événement* en 1885. J'en ai publié une anthologie, parue en 1994 dans les *Annales littéraires* de l'université de Besançon (elle est encore disponible auprès de la Société Octave Mirbeau).

[35] Sur ces illusions combattues par Mirbeau, voir Pierre Michel, *Lucidité, désespoir et écriture*, Société Octave Mirbeau – Presses de l'université d'Angers, 2000, pp. 32-42.

[36] Il est à noter que tout un passage du chapitre II, sur les contradictions inhérentes à tout être humain, est quasiment identique à un passage de la lettre de Mirbeau à Tolstoï de septembre 1903 (cf. *Lettre à Tolstoï*, À l'écart, Reims, 1991, p. 15).

[37] Monique Bablon-Dubreuil, "Un Gentilhomme : du déclin d'un mythe à l'impasse d'un roman", *Cahiers Octave Mirbeau*, n° 5, mai 1998, pp. 70-94.

[38] Sur cette première version des *Affaires*, voir l'article de Pierre Michel, "Vauperdu", dans le n° 10 des *Cahiers Octave Mirbeau*, mars 2003.

[39] Voir notre édition critique de la pièce, dans le tome III du *Théâtre complet* de Mirbeau, Eurédit, Cazaubon, 2003. En note sont relevées toutes les variantes de *Vauperdu*.

[40] Maxime Revon, *Octave Mirbeau, son œuvre*, Nouvelle revue critique, 1924, p. 27 et p. 28.

[41] Albert Adès, "L'Œuvre inédite d'Octave Mirbeau", *Excelsior*, 3 juin 1918.